

Croire aujourd'hui

mars 2000

Comprendre la violence

Écouter,
proposer,
rendre
aux
personnes
leur
responsabilité.

Vous vous définissez vous-même comme « thérapeute social ». En quoi consiste votre travail ?

Charles Rojzman : Je mets en place des groupes de projets, à la demande des collectivités locales, afin que les gens vivant dans les cités urbaines et ceux qui y interviennent (policiers, éducateurs, enseignants) puissent s'écouter, se comprendre et travailler ensemble. Mais mon objectif principal est la transformation des institutions. Parce que je pense que celles-ci sont devenues très pathogènes, qu'elles créent elles-mêmes beaucoup de violence. Je pense entre autres aux institutions de travail social, à la police, à l'Éducation nationale. Leur mode de fonctionnement est resté cloisonné et « descendant » : en haut on sait, en bas on exécute. Les agents de base, policiers de terrain, travailleurs sociaux, enseignants de quartiers, qui sont les premières victimes de la violence, ne se sentent pas écoutés. Ils ont beaucoup à dire, mais ne trouvent pas toujours de lieu pour parler et faire des propositions.

Parallèlement au malaise des institutions, il existe un réel problème de violences urbaines. Comment se sont-elles développées ?

Des politologues comme Pascal Perrineau ont montré qu'il existait un rapport étroit entre les violences urbaines et la montée du Front national. Une partie importante des milieux populaires s'est trouvée affolée par les conséquences de la crise sociale, en particulier par les phénomènes de violence et d'incivilités, beaucoup plus graves qu'on ne le dit souvent.

Mais ce rapport est réciproque : le vote Front national et la xénophobie ont alimenté à leur tour le sentiment de persécution et de relégation que vivaient beaucoup de jeunes des cités, qui ont réagi par la violence et la délinquance.

Car il faut bien le dire, même si c'est un sujet un peu tabou : la plupart des violences et des incivilités commises dans les sites urbains sont le fait de jeunes issus de la deuxième ou de la troisième génération de l'immigration maghrébine et africaine. Ce qui s'explique d'ailleurs très bien, par des causes qu'on peut analyser et comprendre. Mais on n'a pas voulu regarder le problème en face.

En même temps, j'insiste sur le fait que ces jeunes sont à l'image de notre société. En thérapie familiale, il y a ce qu'on appelle le « malade désigné », c'est-à-dire celui qui, dans une famille, présente clairement les symptômes de la maladie et que tout le monde considère comme l'unique malade. En réalité, le thérapeute familial constate que la maladie affecte tout le corps familial. C'est la même chose dans les banlieues : la délinquance et l'incivilité sont symptomatiques d'un état de violence qui touche l'ensemble de la société. Il se manifeste par trois maladies affectant le corps social, mais qu'on trouve à l'état aggravé et presque chronique dans les cités. La première est la dépression et des formes de violence auto-destructive : toxicomanie, suicides, et toutes les formes de comportement dépressif, comme par exemple la boulimie chez les jeunes filles. La deuxième est la psychopathie, c'est-à-dire l'indifférence au sort des autres et l'égoïsme social, certainement provoqué par l'esprit

de compétition. La troisième maladie sociale est la « victimisation », quand des gens se disent : si j'éprouve des souffrances, c'est de la faute des autres, je n'ai aucune responsabilité, il existe des persécuteurs... Cette forme de paranoïa est d'autant plus dangereuse qu'elle repose sur des faits réels : effectivement, il y a de la relégation dans les banlieues, de la discrimination, même si les jeunes la perçoivent de façon très absolue. Ce discours de victimes se trouve aussi chez les policiers, chez les enseignants qui disent : « Nous faisons bien notre travail, le problème vient des parents ». Les parents diront que le problème vient des enseignants... D'où un sentiment d'impuissance généralisé qui mène à la violence. Parce que la violence est malgré tout un moyen de faire bouger quelque chose. C'est pour cela qu'elle est tellement tentante : à court terme, elle est payante.

Sur quoi faut-il agir pour enrayer la spirale de la violence ?

Les explications de la violence qu'on donne habituellement sont dangereuses parce qu'elles rendent les acteurs de terrain impuissants. Interprétations sociologisantes : si l'on m'explique qu'il y a de la violence à cause de la pauvreté, du chômage, de la mondialisation, moi policier, enseignant, qu'est-ce que je fais ? Interprétations psychologisantes : il y a de la violence parce qu'on a affaire à des familles déstructurées, à des individus mentalement fragiles, etc. Mais moi, enseignant ou policier, je ne suis pas psychiatre ou psychologue...

Toutes ces théories correspondent à des réalités. Mais pour faire bouger les choses, on est obligé de faire appel à des explications qui redonnent du pouvoir et de la responsa-



Fondateur de Transformation thérapies sociales, Charles Rojzman intervient depuis une dizaine d'années dans les banlieues où, à la demande des collectivités locales, il s'engage dans la formation des acteurs des services publics et l'animation de groupes de projet. Il a mis au point une méthode de lutte contre la violence qu'il a appelée « thérapie sociale ». Auteur de plusieurs livres, il vient de lancer une revue, *Impatiences démocratiques* (66 rue du 4 septembre, 13200 Arles).

bilité à chacun, et donc de considérer à la fois les responsabilités des individus et des institutions. Actuellement, le policier se dit : là où je suis, je ne peux rien. Comme il se trouve dans une situation d'impuissance, le risque est qu'il réagisse par la violence.

Mon idée de base est que la violence fait partie du cœur de l'homme. Elle y est présente comme sont présents l'amour, la sociabilité. Ce qui va déterminer la plus grande capacité à la sociabilité, ou au contraire à la haine, c'est la qualité de l'environnement : l'environnement familial évidemment, mais aussi l'environnement social. Si l'être humain est rassuré dans ses peurs de base, qui sont toujours les mêmes (peur de l'agression, de la dévalorisation, du rejet), il aura plus de tendances à la sociabilité.

Mais si le fonctionnement social renforce ses peurs – ce qui est le cas aujourd'hui – celles-ci le conduiront à la violence.

Que se passe-t-il dans la tête du violent ? Comment parvient-il à justifier ses actes ?

J'ai beaucoup discuté avec des délinquants. Je me souviens de quelqu'un qui avait été très loin. Je lui demandais : « Mais tout de même, ces gens que tu braquais, tu ne te disais pas que c'étaient des pères de famille, qu'ils ne t'avaient rien fait, que tu allais les tuer peut-être ? » Il me disait : « Mais non, je ne le pensais même pas, c'étaient des ennemis pour moi. » Ce sentiment qu'on a affaire à des ennemis joue un rôle essentiel. C'est lui qui légitime la violence. Nous nous fabriquons un monde où c'est nous qui représentons le bien et où le reste du monde, qui n'est pas comme nous, c'est le mal.

PROPOS RECUEILLIS PAR XAVIER TERNISIEN ■

La violence fait partie du cœur de l'homme. Elle y est présente comme l'amour et la sociabilité. Ce qui détermine la plus grande capacité à la sociabilité, ou au contraire à la haine, c'est l'environnement : l'environnement familial évidemment, mais aussi l'environnement social.